

L'ATTRAPE-
MOTS
PRÉSENTE

Le
journal
du
confi-
nement

Semaine
du
06 avril

À Saint-Pierre
de-Chartreuse

Mon regard avait traversé le jardin: les prunus, tout de rose vêtus, petites fleurs fidèles au rendez vous printanier, le magnolia à la beauté presque indécente, le tapis moelleux et coloré des violettes et primevères, exhalant haut les coeurs, leur parfum, le merle s'enhardissant à venir réclamer sa pitance de miettes de pain et les pies se chamaillant en haut des grands frênes. La vie s'ébouriffait, piaillait, virevoltait sous le chaleureux soleil d'Avril. Oiseaux, arbres, fleurs tout ce petit monde continuait son bonhomme de chemin en parallèle au drame qui bouleversait le monde. Plus loin, au delà du jardin, à travers cette fenêtre ouverte, j'aperçus votre frêle silhouette. L'hiver avait cédé la place au printemps mais il avait laissé sur son passage un peu de neige sur vos cheveux. Vous étiez vivante et j'imaginai votre quotidien.

Quotidien se résumant à quelques mètres carrés, l'extérieur étant interdit de séjour. CONFINEMENT... étranger à notre vocabulaire, inconnu pour certains d'entre nous.

Il a débarqué dans nos vies comme un orage inattendu, qui gronde au loin.. Peut-être va t il passer son chemin? mais il s'approche toujours un peu plus et sa colère monte en puissance. Soudain, il s'abat sur nous violemment créant peur et angoisse.

Combien d'orage, de tempête avez vous bravés depuis toutes ces années? Vous si menue... même la brise légère aurait pu vous emporter. Vous êtes là face à cette nouvelle épreuve et vous trottez devant la fenêtre telle une souris affairée au ménage et à la cuisine. La pendule égrène ses heures indifférente au chaos et le chat ronronne sur le canapé.

Aurais je été "spectatrice" de votre vie si les événements ne m'avaient pas obligée à rester chez moi? Votre existence aurait elle suscité une quelconque attention?

Votre visage apparaît dans l'encadrement de la fenêtre... Il est sérénité, apaisement, tendresse. Baigné de lumière, il me rappelle les femmes peintes par Vermeer, Van Ostade....

J'oublie quelques instants le chaos, les médias, l'angoisse, les chiffres, la mort....

Qu'en sera t il demain?

J'irai à votre rencontre.

J'aurai le courage ou l'audace de frapper à votre porte.

Je vous prendrai dans mes bras comme on les referme avec force et tendresse sur un proche.

Je ne dirai rien mais nos regards croisés en diront long.

Nos sens en émoi témoigneront de cette longue ABSENCE de l'Autre.

M.C

A travers une fenêtre.

Quand tout change pour toi, la nature est la même et le même soleil se lève sur tes jours (Lamartine)

A travers une fenêtre ouverte, l'esprit vagabonde.

Loin des sombres statistiques, happée par des pensées trop romantiques je savoure égoïstement la vision du Charmant-Som balayé par les rayons du soleil, ce matin d'Avril.

Le jardin s'épanouit.

Plus loin la prairie accueille crocus, coucous et tussilage. Le voisin dans son jardin rassemble laborieusement les feuilles d'automne coincées dans sa haie.

Balayé l'hiver... place au printemps !

J'écoute le silence. Seule la brise vient fredonner dans le pin où les rouge-queue se bousculent sous mes yeux. Et puis, le bourdonnement de l'abeille attire mon attention.... Miel d'été, framboises, myrtilles... je m'évade ; J'ai hâte de revivre les retours de randos en famille, l'ambiance odorante des confitures de Juillet.

Le son des cloches de St-Hugues arrive jusqu'à moi. Le temps a passé...

Confiné il faut rester.

Nicole

A travers la fenêtre ouverte, grande fille, que vois-tu?

Ce n'est ni le couchant qui embrase la baie d'Halong, ni les gondoles à Venise, ni même le soleil couchant sur le Charmant Som...

Tu laisses aller tes pensées, et tes yeux vagabondent de la fourmi pressée de rejoindre les siens, au ciel bleu azur, enfin vierge de ces zébrures qui le défigurent d'ordinaire, traces de nos impérieux désirs de parcourir le monde, de tout voir, le Vietnam et Venise, Los Angeles et les Marquises...

Toi qui as tant besoin de dépenser ton énergie, de croiser du monde et d'y jouer un rôle, besoin du regard des autres sur tes vêtements de sportive aux couleurs vives,

Sauras-tu profiter de ces événements minuscules que sont un chant d'oiseau, une salade de pissenlits à l'ail des ours ramassés un jour en balade, la bonne odeur de pain chaud dans le cou d'un enfant au réveil? Sauras-tu te reposer sur tes sentiments, sur ton monde intérieur pour enfin découvrir que, comme le chante Reggiani,

"Venise n'est pas en Italie,

Venise c'est chez n'importe qui

C'est où tu es c'est où tu veux

C'est l'endroit où tu es heureux"

Brigitte

A travers une fenêtre ouverte je vois l'enfant que j'étais à l'âge de cinq ans. Il fait du tricycle. Parfois il essaie de se lancer vers la chaussée (très irrégulière soit dit en passant ; on raconte que ces pavés ont été taillés et mis en place par les détenus de la prison de « Punta Carretas », qui se trouve à moins de 100 mètres de notre maison à Montevideo). Mais avant qu'il n'aille sur la chaussée sa mère (qui est aussi la mienne) le remet sur le bon chemin, elle veille toujours sur lui et sur son frère. Tout d'un coup l'image change, ma mère n'est plus cette femme coiffée à la Greta Garbo, portant une jupe écossaise à plis, un pullover beige à col roulé, des lunettes de soleil yeux de chat à la façon des stars hollywoodiennes des années 60. Maintenant, je vois ma mère à l'âge de cinq ans : une petite fille blonde, coiffée de deux tresses, qui marche dans les rues de Crumstadt, son village natal. Le parcours de la maison à l'école est un défi quotidien : il est ponctué par des crachats, des moqueries, des insultes. Arrivée à l'école, la maîtresse installe ma mère au fond de la salle, toute seule, et lui fait comprendre qu'elle n'est pas comme les autres, puisqu'elle est juive, et que les Juifs ne sont pas de bons citoyens du Troisième Reich. Oui : à l'âge de cinq ans ma mère allait seule à l'école : c'était un village tranquille, tout le monde se connaissait, ses parents ne pensaient pas que quoi que ce soit pouvait lui arriver. Et elle, elle n'osait pas raconter à sa mère son calvaire quotidien, ou peut-être trouvait-elle que tout cela était normal. L'image qui rentre dans mon champ visuel maintenant est toute autre : c'est une photo de ma mère qui apparaît sur l'écran de mon smartphone le 5 avril dernier, jour de ses 90 ans. Les yeux fermés (elle les ouvre si peu depuis plusieurs mois), elle est assise dans son fauteuil roulant, devant la fenêtre de la chambre de la résidence où elle vit et où elle est confinée depuis bien plus que quelques semaines. Quelqu'un a mis un bouquet de fleurs sur ses genoux, lui a demandé certainement de sourire (« c'est pour vos enfants, doña Elisa ») mais je crois qu'elle ne s'aperçoit de rien ; elle ne réagit pas, de toutes façons elle ne peut plus souffler des bougies, ni se lever toute seule, ni parler. Et moi je ne peux pas m'approcher d'elle, d'une part parce qu'elle est loin, de l'autre côté de l'océan, mais de toutes façons les visites sont interdites en période de confinement, donc ni mon frère, ni mes cousins, ni ses amis ne peuvent lui rendre visite. Je ne peux pas la protéger, la prendre dans mes bras, lui rendre ne serait-ce qu'un centième de ce qu'elle m'a donné. Je ne peux que la regarder, que laisser couler mes larmes. Je reste là, devant l'écran de mon téléphone portable qui finit par se mettre en veille. Alors la vitre me renvoie de nouveau l'image de cette vieille photo, moi sur mon tricycle, avec mon bonnet en laine et mon écharpe, et ma mère toujours derrière moi, attentive au moindre danger, me tendant un mouchoir et me disant de ne pas pleurer, tout va aller bien Ruli, regarde ce beau coucher de soleil derrière les dernières cimes enneigées de la Chartreuse.

Raúl

À travers une fenêtre ouverte, j'ai rêvé que je t'invitais à boire un café, toi l'inconnue dehors, qui me ressemble sans me ressembler. La crête au loin délimitait le visage de la terre. J'ai eu envie de te raconter les chemins épineux qui, un jour peut-être, me mèneront à mes choix. J'ai voulu regarder le monde avec tes yeux et, à la terrasse d'un café, au soleil d'une fin d'après-midi aux rayons obliques, entendre le vent de tes pensées. Sous la rambarde du balcon, la vallée s'allongeait, un air de blues venu d'ailleurs m'a conquise un instant. Les autres sont des lanternes et des miroirs. Sans eux, nous sommes comme la terre sans le ciel... nous n'avons pas de visage. Je ne regarderai plus le monde comme avant.

Audrey.

Derrière la fenêtre...

Il y a cet horizon rempli de bleu, ou de vert, parfois de gris. Quand le vent s'invite, des moutons apparaissent et sautent de vagues en vagues. Sur la crête ils divaguent. L'océan devient un immense champ où caracolent les moutons fous.

Derrière la fenêtre quand le vent peste, je t'attends.

Il y a cet horizon plat à peine ondulé. Jour de bleu temps, bleu océan, bleu ciel. Bleu de tes yeux. Sur la mer plate on oserait quelques pas. Pour aller voir de l'autre côté de l'horizon, au bout du bout, loin, ce que la mer fait quand on a le dos tourné. Est-ce qu'elle tombe à pic dans l'immensité du ventre de la terre ? Est-ce que c'est cet endroit que tu visites quand tu pars en mer si longtemps ?

Derrière la fenêtre quand le vent peste, quand la mer se fait d'huile, je t'attends.

Il y a cet horizon qui disparaît, des fois quand la mer l'a avalé. Jour de pluie ou de brouillard, l'océan gloutonne l'horizon. Ils ne font plus qu'un. Unis pour le meilleur et pour le pire dans la lumière glaciale d'un hiver sans fin. Parfois, des plumes tombent du ciel et s'emmêlent pour tisser aux moutons une toison d'argent. J'aperçois un point noir, tout là-bas, tout au loin.

Derrière la fenêtre quand le vent peste, quand la mer se fait d'huile, que les plumes s'emmêlent, je t'attends.

Il y a cet horizon entre toi et moi. Mais parfois je te vois, point noir qui revient de l'horizon. Et qui grandit toute voile dehors. Mes yeux s'habituent et devinent ton allure. Grand largue. Bientôt tu seras là.

Quand je pourrais ouvrir la fenêtre, respirer l'air du large, poser un pied dehors, alors je te dirais...

Calisson